

DISCOURS DE

M. LE COMTE DE FOUCAULT

MESSEIGNEURS,

MESDAMES,

MESSIEURS,

Je suis flatté plus que je ne le saurais dire du grand honneur qui m'est fait aujourd'hui. Je sais les difficultés qui m'attendent. Je serais effrayé de la tâche qui m'incombe de parler après tant d'orateurs distingués, après Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Québec, après votre éminent président, qui dans une langue élevée a exprimé des sentiments si nobles et si généreux, et je puis bien le dire aussi, car vos applaudissements m'en ont donné le droit, après mon savant ami, monsieur Claudio Jeannot; je serais effrayé si je ne consultais que mes propres forces, mais je me sens soutenu par cette grande sympathie qui m'entoure, par ces applaudissements qui viennent de m'être donnés, et par tous ces cœurs qui battent à l'unisson du mien en ce moment.

Je n'en ai pas moins besoin de toute votre indulgence, mon inexpérience vous la demande instamment et j'y compte.

Avant de commencer à traiter le sujet que je dois exposer devant vous, je dois saluer d'abord, ces éminents évêques, à qui on doit toutes les grandes œuvres catholiques. Je dois saluer cette immense assemblée qui témoigne plus que tout le reste des sentiments qui ont présidé à l'organisation de cette réunion.

Vous n'êtes pas venu uniquement, Messieurs, pour applaudir les hommes de bien, qui ont pris l'initiative de cette grande démonstration. Vous êtes aussi venu pour protester de votre attachement à cette religion catholique dont je suis fier de pouvoir me dire un soldat obscur, mais dévoué de toutes ses forces de son âme.

Je rends donc grâce à ceux qui m'ont appelé à l'honneur de porter ici la parole.